

# Hicham Tahir : La politique du *je*

Arnaud Genon

Nottingham Trent University

Hicham Tahir est né en 1989 à Kénitra, au Maroc. Il a publié sous la direction d'Abdellah Taïa ses deux premiers textes : « Le Bonheur » dans *Lettres à un jeune marocain* (Taïa, 2009) et « Ne dites rien » dans le numéro de la revue *Nejma* consacré à Jean Genet (Taïa, 2010). Il a par la suite publié deux ouvrages remarquables, *Jaabouq, le joint* (Tahir, 2012), puis *Les Ruelles des pieds nus* (Tahir, 2015) ainsi que plusieurs nouvelles parues dans des recueils collectifs ou en revue. Il nous donne à voir et à lire, avec talent, le Maroc du début du XXI<sup>e</sup> siècle, un Maroc plus

audacieux qu'on ne le pense mais aussi plus dur et plus cru. Il vit désormais à Paris.

**Arnaud Genon :** ***Vous avez, Hicham Tahir, publié vos premiers textes dans le cadre de recueils collectifs, initiés et dirigés par Abdellah Taïa. Que représente aujourd'hui, pour la jeune génération dont vous êtes, le combat que l'auteur d'Infidèles mène depuis plusieurs années en faveur des libertés (pour les homosexuels, mais de manière plus générale pour toutes les libertés individuelles) au Maroc ?***

**Hicham Tahir :** Abdellah Taïa a d'abord été cet auteur ouvertement homosexuel, dont le coming out a été annoncé dans le journal arabophone *Al-Ayam*. C'était une révolution plus qu'une révélation. Un homme. Marocain. Musulman. Homosexuel et qui avait réussi dans la vie, loin de l'image négative que le Maroc renvoie des homosexuels, c'est-à-dire celle de prostitués ou de personnes méprisables. Il a su, peu à peu, montrer qu'il était avant tout un écrivain de talent. Avec beaucoup de gentillesse, de tendresse et d'amour pour son pays, pour son quartier et pour le milieu d'où il vient. Aujourd'hui, Abdellah représente, pour toute une génération, cette liberté. La liberté d'être qui on est, ce que l'on veut et de ne pas avoir peur. Il a ouvert la voie à plusieurs homosexuels et libres penseurs. Mais surtout, il a aussi inspiré de nombreux jeunes, dont je suis ; il les a incités à écrire, à ne pas avoir peur de l'art, qui ne doit pas être réservé aux élites.

**Arnaud Genon :** **On a l'impression que les intellectuels marocains se sont tus pendant longtemps au Maroc, laissant place à un vide idéologique. Beaucoup se taisent encore aujourd'hui ou ne font pas porter assez loin leur**

**voix. En quoi Abdellah Taïa occupe-t-il une place particulière parmi les intellectuels marocains ?**

**Hicham Tahir :** Abdellah n'oublie pas d'où il vient. Ce serait injuste de dire qu'il est le seul. Mais il a su tirer profit de la médiatisation qui est la sienne. Il dit ce qu'il pense être juste, quoi qu'en pensent les autres. C'est la raison pour laquelle son discours est perçu comme singulier. Et ses idées, il les porte partout où il est amené à débattre, que ce soit en France, aux États-Unis ou au Maroc. Aujourd'hui, Abdellah va droit au but. Son honnêteté et sa simplicité font que ses discours sont touchants et convaincants. Abdellah a réussi à prouver que l'intellectuel marocain n'était pas un mythe intouchable, mais qu'il pouvait aussi être un simple garçon du peuple.

**Arnaud Genon :** *Dans un article du Monde, Abdellah Taïa (2011) déclarait, à propos de la situation politique au Maroc : « Quelques chose bouge là-bas. Une conscience est en train de renaître. Un être se relève. Cherche sa nouvelle voie. » Pourriez-vous préciser quelles sont les modalités de cette renaissance ? En quoi les choses commencent-elles à bouger pour la jeunesse marocaine ?*

**Hicham Tahir :** Aujourd'hui, selon mon humble avis, Internet est pour beaucoup dans les changements en cours au Maroc. Nous sommes plus informés. Nous avons une meilleure notion du bien et du mal, qui ne se réduit aux valeurs « officielles », puisque nous avons plus d'exemples, plus de modèles de comparaisons.

Lors d'une discussion avec Abdellah, nous nous sommes rendu compte que, par exemple, nos deux générations n'ont pas le même rapport avec la langue française. La sienne voit cela

comme la langue du protectorat, comme la langue des Français qui étaient venus au Maroc. C'était en quelque sorte la langue du « méchant ». Mais un « méchant » pour qui nous avons beaucoup de respect et d'admiration. Le français était une langue de bourgeois et de riches. Aujourd'hui, pour ma génération, le français, comme l'anglais ou le hongrois, c'est une langue étrangère.

Aujourd'hui, nous sommes moins pudiques, nous sommes plus exposés. Nous avons peur, mais nous ne savons pas pourquoi. La peur de la génération d'Abdellah était politique. On ignore les raisons de la nôtre. Mais c'est ce qui nous donne aussi une sorte de liberté d'expression, une forme d'esprit de révolte. Aujourd'hui, notre génération veut vivre et ne plus se satisfaire d'une simple survie. Elle veut être libre. Le strict minimum ne nous suffit pas. Nous sommes une génération gâtée, dans le sens positif du terme, car nous ouvrons grand les yeux. Tout cela n'aurait jamais été possible s'il n'y avait pas cette conscience politique que nos aînés avaient. Cette crainte qu'ils avaient et qu'ils évitent de nous transmettre.

Aujourd'hui, nous parlons d'homosexualité. En bien ou en mal. Mais au moins, nous reconnaissons son existence. Les Marocain-e-s LGBTQ existent, ils sont là, ce n'est plus une invention de l'Occident comme on le faisait croire avant. Une maladie de « blancs ». Aujourd'hui, nous parlons des prostitué(e)s. Nous osons parler. Nous avons moins peur, parce que nous n'arrivons pas à mesurer l'ampleur de cette liberté. Nous testons les limites de notre société et, très souvent, nous nous rendons compte que nous ne les avons pas encore atteintes.

**Arnaud Genon :** « *Je dis ce que je suis. Je dis et j'écris "je". Pour un Marocain comme moi, c'est un acte politique, une révolution.* » (Taïa, 2007). *Que pensez-vous de cette déclaration d'Abdellah ? En quoi est-il toujours difficile de s'affirmer au Maroc, de se singulariser par rapport à la « Oumma » ?*

**Hicham Tahir :** Le « Je » est une insulte, dans la culture musulmane. Souvent, on s'excuse de l'employer, comme le montre l'expression « أنا ك لمة من ب ا لله أعوذ », que l'on pourrait traduire par : « Je cherche refuge auprès d'Allah contre le moi haïssable. » Quelque chose d'absurde qui montre à quel point le « je » n'a jamais eu sa place dans le monde arabe. Être une personne à part entière dans une société qui préfère le « troupeau » à l'individu est très mal vu.

Cela change peu à peu, lentement, mais le poids de la « Oumma » reste omniprésent. Avant de penser au « je », il faut aussi envisager les répercussions que cela pourrait avoir sur le « nous ». Nous espérons évoluer en groupe, en tant que nation, en tant que pays, en « Oumma », et non pas en tant qu'individu, en tant que personne. Les gens ont tendance à oublier que la « Oumma » n'est rien d'autre qu'un groupement d'individus. Que le « nous » n'est que l'addition de différents « je » qui vivent ensemble.

Abdellah a su le faire, a su dire « je » et l'assumer dans ses écrits. Ce « Je » maladif pour certains. Avec le « je », on devient une proie facile, car on ne fait plus partie du « nous ». Malheureusement, il n'y a pas que les gens du peuple qui ont peur de ce « je ». De la même manière, plusieurs intellectuels marocains n'arrivent toujours pas à se départir de la « Oumma ». Ils ont peur du « je » et critiquent ceux qui

l'utilisent. Dans leurs écrits, cela se sent. Le souci, avec la littérature, est que, même si ce n'est que de l'encre sur du papier, si les mots ne sont pas sincères, ça se sent, se ressent et se lit. Et malheureusement, tant qu'on n'est pas un « je », on ne peut pas être honnête. Le « je » a un aspect politique, car en étant un individu, en s'affirmant comme tel, nous avons une meilleure conscience de la liberté. C'est le besoin de liberté qui a créé les révolutions à travers l'histoire de l'humanité. Quand on est un « je », on sait ce que l'on veut, ce que l'on vaut, ce que l'on accepte et ce que l'on n'accepte pas. En s'affirmant « je », on apprend à s'accepter et à accepter les autres. On apprend à se respecter et à respecter les autres. On apprend à vivre et à laisser vivre. La liberté est ce qu'on évite de nous inculquer. Penser par soi-même, pour soi-même est le plus grand ennemi des politiques, des politiciens et des États corrompus. Ce serait absurde, pour ces États, de permettre ou de donner l'opportunité aux individus d'être eux-mêmes...

**Arnaud Genon :** *Pensez-vous que la littérature puisse changer, au Maroc, les mentalités, qu'elle ait un pouvoir effectif, au sens politique du terme ?*

**Hicham Tahir :** Ce qui me rassure, en tant que Marocain, c'est que mes concitoyens lisent. Surtout ma génération. Un livre ouvert est une ouverture d'esprit de plus. Je le sais, parce qu'aujourd'hui, on peut débattre. Qu'on aime Abdellah Taïa ou qu'on le déteste, au moins on se permet de penser. Qu'on adhère à ses thématiques ou qu'on les critique. Au moins, on ose penser. Des gens aujourd'hui, de cultures différentes, de classes sociales différentes, religieux ou non, semblent accepter l'autre. Encore plus qu'avant. Ces gens-là sont très souvent des gens qui lisent. Cela dit, il y a du chemin à faire. Le prix des

livres n'encourage pas les jeunes à se diriger vers la littérature. Par ailleurs, pour encourager un peuple à lire, il faut lui raconter des histoires dans lesquelles chacun, chaque individu, quel qu'il soit, arrive à se reconnaître.

**Arnaud Genon :** *Comment, personnellement, analysez-vous l'évolution du travail d'Abdellah Taïa, depuis son premier livre, Mon Maroc, jusqu'à Un pays pour mourir, le dernier ouvrage publié ? Avez-vous le sentiment que son travail se politise de plus en plus ?*

**Hicham Tahir :** Le travail d'Abdellah Taïa a gagné en maturité. Il est moins timide. Il est plus amoureux. Plus doux. Abdellah s'est éloigné de son « je » personnel et a trouvé un « je » externe, sans qu'il perde de son pouvoir, de sa force. Tous ses écrits sont politisés. Mais ce n'est pas le plus important, car on peut trouver du politique partout. Une femme qui mendie dans la rue « politise » sa pauvreté. Un homosexuel qui se déclare tel et s'assume publiquement politise son identité. Abdellah, en écrivant sur le Maroc, parle de ce qui va et de ce qui ne va pas au pays. Mais c'est surtout un voyage, une histoire d'amour entre l'auteur, le livre et le lecteur qu'il raconte. Il y a toujours autant de plaisir à lire ses livres depuis *Mon Maroc* jusqu'à *Un pays pour mourir* en passant par tous ceux qui sont entre les deux.

**Arnaud Genon :** *Pensez-vous que votre parcours aurait été le même si vous n'aviez pas rencontré Abdellah Taïa ?*

**Hicham Tahir :** Il n'y a aucun doute que le « je » que je suis aujourd'hui n'aurait jamais existé sans Abdellah. Je n'ai jamais su que je pouvais écrire, que j'avais des choses à dire, à

raconter. Abdellah l'a vu avant moi et il m'a poussé à mettre un peu d'encre sur mes pages...

## Bibliographie

- AL-AYAM, (2006), n° 250, 14-20 octobre.
- TAHIR, Hicham. (2012), *Jaabouq, le joint*, Rabat, Casa Express Editions.
- (2015), *Les Ruelles des pieds nus*, Rabat, Casa Express Editions.
- TAÏA, Abdellah. (2000), *Mon Maroc*, Paris, Séguier.
- (2007), « Retour à la mélancolie », *Libération*, 19 mai, <[http://www.liberation.fr/week-end/2007/05/19/retour-a-la-melancolie\\_93505](http://www.liberation.fr/week-end/2007/05/19/retour-a-la-melancolie_93505)>.
- (dir.). (2009). *Lettres à un jeune marocain* Paris, Seuil.
- (dir.). (2010), « Jean Genet un saint marocain », *nejma*, Tanger, Librairie des Colonnes.
- (2011), « Le réveil du peuple arabe », *Le Monde*, 17 janvier, <[http://www.lemonde.fr/idees/article/2011/01/17/le-reveil-du-peuple-arabe\\_1466682\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2011/01/17/le-reveil-du-peuple-arabe_1466682_3232.html)>.
- (2015), *Un pays pour mourir*, Paris, Seuil.